

Discours de soutenance, Paris, 28 Novembre 2011.

Bonjour,

L'élevage du porc et sa vente sont interdits, ou plutôt limités, par la loi israélienne. C'est ainsi que lors de mon enfance en Israël la viande de porc était pour moi une viande rare. Mes parents avaient pour rituel d'aller à « Senior Sandwich » dans l'avenue Ibn Gabirol à Tel-Aviv pour y manger un sandwich de « *Basar Lavan* », la viande blanche (pour ne pas nommer le porc). C'était pour nous une action de résistance contre les lois religieuses de l'État. Je me souviens de l'explication donnée alors par mes parents : ce qui est pour nous vraiment « important » n'est pas ce que nous mettons dans nos bouche, mais nos actes vis-à-vis des autres êtres humains. Le porc était pour moi cette viande exotique liée à l'Europe, particulièrement à la France, la France des Droits de l'Homme, de l'universalisme, de Voltaire et du Jambon. C'est peut-être la raison pour laquelle, lorsque je me suis retrouvé à Paris pour mes études, j'étais frappé par la sempiternelle question de mes copains français laïques : est ce que tu manges du porc ? Est-ce qu'ils ne comprennent pas que je suis laïc comme eux ? Que je suis un omnivore cosmopolite ? Ces tensions autour du porc me poussèrent à chercher à le comprendre dans sa dimension historique.

Mon projet initial était de travailler sur l'interdit du porc au Moyen-âge entre juifs, chrétiens et musulmans. Pour mieux saisir le contexte médiéval, il m'est apparu nécessaire de connaître le contexte du christianisme primitif –les pères de l'Eglise – et du judaïsme talmudique. Mais pour comprendre ces derniers, il m'a fallu écrire une introduction sur l'interdit du porc dans les sources gréco-romaines. Cette introduction est devenue le corps de ma thèse.

La thèse intitulée *Le cochon comme problème. Grecs, Romains et l'interdit juif du porc*

est divisée en trois parties. La première partie discute l'hypothèse de Mary Douglas selon laquelle la place du porc dans les persécutions des juifs menées par le roi Antiochos au deuxième siècle donna à cet interdit alimentaire une importance particulière. Nous proposons de lire les sources, les livres de Maccabées notamment, comme des fictions historiques et non pas, comme le fait Douglas, comme des textes qui transmettent une vérité historique. Dans cette optique, je propose que les récits de persécutions liées au porc, de martyrs pour non-consommation de viande impure, peuvent être compris non pas comme la raison pour laquelle l'interdit du porc est devenu si important, mais comme des récits qui confèrent à cet interdit un sens particulier. Il est également montré que jusqu'au 9ème siècle, les épisodes de persécutions liés au porc pendant la guerre maccabéenne sont absents de la mémoire juive, mais font partie de la mémoire chrétienne. Ainsi, lorsque les martyrs macabéens torturés à mort en raison de leur refus de manger du porc deviennent des saints chrétiens, ils ne sont jamais mentionnés dans les midrashim ou le talmud.

La deuxième et la troisième parties passent des raisons pour lesquelles l'interdit du porc est devenu si important pour les juifs à l'élucidation des raisons pour lesquelles cet interdit juif a tant attiré l'attention des autres (les grecs et les romains d'abord, les chrétiens ensuite). La deuxième **partie** observe les interdits du porc dans leur dimension ethnologique. Elle tente de mettre en perspective les explications gréco-romaines de l'interdit juif du porc avec les raisons données aux interdits du porc dans le monde gréco-romain. Ainsi, nous nous demandons comment les grecs et les romains expliquaient l'interdit et la consommation du porc dans leurs rites. Cette analyse nous amène à déchiffrer la justification majeure de la mise à mort du cochon dans les sources gréco-romaines : sa nature criminelle. Cette compréhension gréco-romaine de la mise à mort du cochon comme acte d'exécution, acte de justice, légitime défense contre l'ennemi de l'humanité, explique l'accusation récurrente de misanthropie dans les plaisanteries romaines

tournant autour de l'interdit juif du porc. Les juifs, en refusant de tuer l'animal criminel, refusent de rendre justice, de bien distinguer l'homme et l'animal, ce qui les conduit à tuer leurs propres enfants ou à être misanthropes. Le récit étiologique de l'historien Tacite illustre également cette logique, récit qui doit également être analysé dans son contexte égyptien, celui de la lutte entre Horus et Seth. Enfin, l'ethnologie hostile à l'interdit du porc est mise en balance avec l'ethnologie plutôt positive de Plutarque, qui inscrit l'interdit juif du porc dans la logique de l'étiologie gréco-romaine de l'interdit du porc dans certains cultes gréco-romains.

La troisième partie « les philosophes et le porc » débute par une phénoménologie morale du cochon philosophique (saleté, stupidité, glotonnerie, sexualité débridée), avant d'examiner le traitement de l'animal et sa consommation par l'ensemble des écoles philosophiques (pythagoriciens, platoniciens, stoïciens, cyniques, épicuriens et sceptiques). Cette analyse permet de mettre en lumière le discours de certains auteurs juifs hellénistiques qui présentent les interdits alimentaires, et particulièrement l'interdit du porc, comme une pratique philosophique. C'est ainsi que Flavius Josèphe ou Philon d'Alexandrie décrivent l'interdit juif du porc non pas comme un signe de particularisme incompatible avec l'universalisme gréco-romain, mais plutôt comme un cas particulier de la recherche philosophique de la pureté. Cette « solution » est comparée avec celle du christianisme qui fait de la consommation du porc un lieu de passage du particularisme à l'universalisme. Le dernier chapitre, traite des philosophes entre le deuxième et le sixième siècle, pour la plupart néo-platoniciens.

L'analyse montre qu'autour de l'interdit et de la consommation du porc se sont formulées des positions diverses touchant à la différence culturelle, au particularisme et à l'universalisme, à l'animal et à la frontière de la communauté humaine, à la philanthropie et à la misanthropie, etc.

Il est proposé que l'importance croissante de l'idéal cosmopolite depuis l'époque hellénistique a rendu la différence culturelle elle-même, et avec elle l'interdit alimentaire, problématique car il pourrait être un obstacle à l'unité de l'humanité. Le rêve cosmopolite fut accompagné par un rêve de commensalité universelle et omnivore. C'est ainsi que, pour certains (comme les stoïciens ou les chrétiens), l'interdit du porc est devenu un signe de particularisme négatif, qui contredit l'universalisme. Porté par cette grille de lecture, le problème du porc a perduré jusqu'à aujourd'hui, bien qu'en d'autres termes. Je ne propose pas une lecture anhistorique, mais bien au contraire de souligner que les tensions actuelles autour de la consommation et de l'interdit du porc sont enracinées dans une histoire très longue, c'est-à-dire dans des changements constants. Bref, cet interdit a une histoire.

Le dialogisme

Avant de laisser place au dialogue avec le jury, permettez-moi de dire quelques mots sur le dialogisme. J'ai voulu faire une histoire que j'appellerai « histoire dialogique » : une histoire qui cherche à dégager la grille discursive ou de sens d'une sphère culturelle donnée ; une histoire qui cherche à montrer comme dans un kaléidoscope les configurations différentes et dynamiques de champs culturels ; une histoire qui passe d'une approche plutôt essentialiste ou relativiste du fait culturel à une approche plus relationnelle (transreligieuse, transculturelle). Qui passe d'un modèle asymétrique « centre/ marges » à un modèle plus complexe et égalitaire de type « branchement / rhizome ». Il ne s'agit pas d'une histoire comparatiste, mais plutôt d'une histoire qui insiste sur la dimension comparatiste inhérente aux jeux identitaires eux-mêmes ; jeu de distinction (à la Bourdieu), de triangulation ou branchement (à la Jean-loup Amselle). Une histoire qui cherche comment un problème est formulé et résolu vis-à-vis des autres formulations et solutions données. Une histoire qui s'intéresse particulièrement à ce qui est entre-« dia » les

« logiques », qui cherche l'intérêt – l'*inter-res*, l'« entre » des choses ; les champs de tension. Il ne s'agit pas de juxtaposer des positions diverses (ce qui serait un faux dialogisme), ni non plus de montrer un lien direct entre celles-ci, mais de montrer leurs types de relations multiples : de renversement, de synthèse, de polémique, d'ignorance mutuelle, etc. Il me semble que, depuis un certain temps, la recherche est saisie par la fascination de l'Autre, par l'énigme de l'altérité. Dans une histoire dialogique, j'entends la volonté de dépasser cette optique qui est souvent unidirectionnelle, vers une histoire totale qui cherche à montrer comment l'identité est le fruit constant du jeu entre le Moi et le Toi, le Nous et le Vous, etc. C'est ainsi que nous donnerons, me semble-t-il, sa juste place au marginal de l'histoire, en évitant de le réduire à un objet de rapport de force, mais bien en le considérant comme un sujet ou un acteur libre.

C'est ainsi que je n'ai pas mis au centre de mon étude l'interdit du porc juif, ce qui aurait pu m'amener à une lecture judéo-centrée et donc partielle, mais que j'ai plutôt tenté de l'inscrire dans son monde gréco-romain. J'ai voulu montrer comment le cas juif (sans doute marginal) peut être compris non comme une opposition au centre (la culture dominante : qu'elle soit grecque ou romaine), mais comme une partie de ce monde complexe. Ainsi, ce n'est pas tant le problème juif du porc qui nous permettrait de comprendre l'histoire de la minorité juive dans l'antiquité, c'est bien plutôt cette question marginale qui nous permet de mieux appréhender certains débats ou tensions du monde gréco-romain, débats et tensions qui, dans leur éternel retour et dans leurs mille facettes nous hantent jusqu'à aujourd'hui.

Le cochon comme problème : Les Grecs, les Romains et l'interdit juif du porc. Résumé.

Introduction

« Pourquoi vous abstenez-vous de la viande de porc ? » demanda l'empereur Caligula au philosophe juif Philon d'Alexandrie en 39 ou 40 ap. J-C (*Legato ad Gaium*, 361). Notre question n'est pas : pourquoi les Juifs s'abstiennent-ils du porc ? Mais bien plutôt : pourquoi cet interdit fut-il souligné et questionné, par Caligula, à cet instant historique particulier ? Pourquoi l'interdit du porc, un interdit parmi d'autres dans l'Ancien Testament (Deutéronome 14:8; Lévitique 11:7), est-il devenu l'interdit alimentaire par excellence du judaïsme, quand et pourquoi devint-il un problème ?

L'anthropologue Mary Douglas, dans *Natural Symbols* (1970), associe ce changement de la période hellénistique, à l'épisode de la révolte des Maccabées, au II^e siècle av. J.-C. Elle proposa que la place du porc, lors des persécutions des juifs par les Grecs, comme elles sont relatées aux livres 1 et 2 des Maccabées, l'avait transformé depuis lors en marque de distinction des juifs. L'importance de l'analyse de Douglas n'est pas tant dans son exactitude historique que dans son traitement du sens de l'interdit du porc comme le fruit d'un processus interculturel inscrit dans l'histoire. Si les épisodes qui sont relatés aux livres 1 et 2 des Maccabées appartiennent plus à la légende qu'à l'histoire, cette analyse permet de poser un principe fondamental : le sens de l'interdit alimentaire manifeste non seulement des catégories d'une culture, mais aussi des relations conflictuelles qu'elle entretient avec d'autres cultures. Si on suit cette logique, l'interdit du porc est marqué en conséquence par un conflit entre ceux qui haïssaient le porc (les juifs) et ceux qui l'aimaient (les Grecs et les Romains). Pour qu'un interdit alimentaire devienne la marque distinctive d'un groupe, autrement dit un problème, il doit être

confronté à un groupe qui entretient la coutume contraire. De même, l'interdit du porc n'était pas problématique dans le Proche-Orient ancien, où il était commun, mais en Grèce et à Rome où le porc était la viande par excellence.

Toutefois, cette rencontre avec un groupe qui respecte une coutume opposée concernant le porc n'est pas une explication suffisante. Quelle était la nature de cette confrontation culturelle autour du porc ? Était-elle concentrée autour d'un événement traumatique (comme Douglas l'a proposé) ou plutôt autour d'un processus graduel ? Comment le porc créa-t-il une différence et comment cette différence fut-elle expliquée ?

L'état actuel de la recherche

Si la plupart des chercheurs traitent de la question de l'origine de la prohibition du porc dans l'Ancien Testament, quelques uns, en suivant Douglas, se sont penchés sur l'histoire de l'interdit dans le période gréco-romaine. Marcel Simon (1978) a noté que l'interdit du porc fut souligné simplement parce que le cochon était, parmi tous les animaux interdits dans l'Ancien Testament, le seul qui fut consommé quotidiennement dans l'Antiquité classique. Brian Hesse, Paula Wapnish (1998) et David Kraemer (2007), ont proposé que le porc avait été distingué pour deux raisons : 1) L'exil de Babylone (586-537 av. J.-C.) qui transféra le judaïsme en identité enracinée dans les pratiques religieuses plutôt que l'appartenance au territoire. 2) L'hellénisation qui encourageait l'élevage des cochons. Si Douglas, Simon, Hesse, Wapnish et Kraemer expliquent la montée de l'interdit du porc comme le résultat de la rencontre des juifs avec les Grecs et les Romains, ils n'expliquent pas ce processus à la lumière de la place du cochon et de la consommation du porc dans la culture gréco-romaine, ou de ce que disent les sources gréco-romaines à propos de l'interdit juif du porc.

La collection des sources, éditée par Menahem Stern, *Greek and Latin Authors on Jews and Judaism* (1974-84), rassemble treize auteurs grecs et romains qui mentionnent l'interdit juif du porc du I^{er} au VI^e siècle de notre ère. Louis Feldman (1993) et Peter Schäfer (1997) ont accordé un intérêt spécial à ces sources. Leur objectif principal était de se demander si l'attitude des Grecs et des Romains vis-à-vis de l'interdit juif du porc était négative, neutre ou positive. Ils n'expliquent cependant pas pourquoi l'interdit du porc était si problématique pour certains auteurs et non pour tous. Ils n'explorent pas non plus l'arrière-plan culturel des différentes attitudes.

En revanche, Cristiano Grotanelli (2004) et Philippe Borgeaud (2004) ont trié les discours gréco-romains sur l'interdit juif du porc dans le contexte du discours anthropologique et étiologique gréco-romain. Grotanelli, analysant la discussion de Plutarque au sujet de l'interdit juif du porc, a montré à quel point il est fondé sur des lieux-communs (*topoi*) gréco-romains concernant le cochon, mais il n'analyse pas les relations entre ces *topoi*. Borgeaud a démontré comment pour les Grecs et les Romains l'interdit juif du porc était compris à la lumière des interdits alimentaires égyptiens et comment cette compréhension avait servi aux Grecs et aux Romains pour expliquer l'interdit alimentaire sectaire des juifs.

Une nouvelle approche

Suivant Grotanelli et Borgeaud, mon étude se focalise non sur les juifs, mais sur les Grecs et les Romains. La question n'est pas de savoir ce que ceux-ci pensaient de l'interdit juif du porc, et donc des juifs, mais ce que leurs opinions révèlent sur le monde gréco-romain. Si l'interdit juif du porc était problématique dans le monde gréco-romain, on doit l'analyser comme un problème gréco-romain. Comment ce problème de la différence soulevé par l'interdit du porc était-il résolu par des identités différentes ? Comme un symbole, l'interdit du porc est une unité condensée du

sens culturel. Dès lors, pour le comprendre, nous devons l'analyser dans le contexte du dialogisme culturel et interculturel large. La première partie révisé l'analyse de Mary Douglas sur la place du porc dans la tradition maccabéenne et sa mémoire historique. La deuxième partie examine ce problème du porc dans son contexte ethnologique, avant d'en interroger, dans une troisième partie, la dimension philosophique.

Première partie : la révolte maccabéenne et l'apparition du problème du porc.

La première partie questionne l'hypothèse de Mary Douglas : le cochon est devenu l'animal impur par excellence à cause de la place que la consommation du porc ou le sacrifice du porc recevaient pendant les persécutions d'Antiochus IV comme elles sont racontées dans les premier et deuxième livres des Maccabées. Dans un premier temps (chapitre 1), le rôle du porc dans les persécutions est analysé dans les sources anciennes ; en second lieu (chapitre 2), la place de l'interdit du porc dans la mémoire historique des Maccabées est observé dans le judaïsme et le christianisme.

Chapitre 1 : mourir pour le porc. La place du cochon dans la tradition maccabéenne (deuxième siècle avant J.-C.-premier siècle après J.-C.)

L'analyse observe trois lieux-communs (*topoi*) entre le II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle ap. J.-C., dans six sources (Daniel, Maccabées 1, Maccabées 2, Diodore de Sicile, Flavius Josèphe, *quatrième livre des macchabés*) qui relatent les persécutions : 1) La tentative de forcer les juifs à sacrifier un cochon et/ou à manger sa viande. 2) La mort des martyrs 3) Le sacrifice du cochon dans le Temple.

L'analyse des textes historiques de l'époque hellénistique montre que Douglas avait

raison de souligner l'importance relative du porc dans le livre des Maccabées, mais que sa proposition selon laquelle les persécutions auraient motivé l'interdit du porc est problématique. Il est peu probable, en effet, qu'un événement traumatique ait changé le statut de l'interdit du porc. On peut penser plutôt qu'il s'est agi d'un processus graduel. Tandis que l'interdit du porc était respecté par plusieurs groupes ethniques dans le Proche-Orient ancien, sa consommation était répandue en Grèce. L'hellénisation, et avec elle l'augmentation de la consommation du porc, augmenta la tension autour de cet interdit.

Si l'on considère la nature historico-fictive des sources, on peut déceler dans les passages qui mentionnent le porc une invention textuelle. L'inscription de l'interdit du porc dans le contexte des persécutions le renforçait. La tension quotidienne autour de cet interdit, dans un monde dominé par les mangeurs de porc, prend un sens héroïque profond. Le conflit entre juifs et Grecs n'explique pas forcément l'importance particulière que l'interdit du porc avait reçu dans le judaïsme, mais peut être lui-même un des modèles explicatifs qui est utilisé pour renforcer le sens de l'interdit du porc. Les trois *topoi* porcins suivent des *topoi* communs dans la littérature juive-hellénique, particulièrement le refus de manger la nourriture de non-juifs et la destruction ou la pollution du Temple par un cochon. Ces *topoi* inscrivent la narration maccabéenne dans un discours sur la pollution et la purification, dans lequel le sacrifice du cochon ou sa consommation forcée marque l'étape de la pollution dans une guerre de purification.

Chapitre 2 : la mémoire des épisodes porcins de la révolte maccabéenne.

En observant la place des épisodes porcins dans la mémoire des livres des Maccabées on observe une anomalie apparente : alors que les sources rabbiniques de l'époque talmudique les ignorent complètement, ils sont incorporés à la mémoire chrétienne. Nous ne trouvons dans toute

la littérature rabbinique ancienne aucune tentative de forcer des juifs à manger du porc, ni mention de martyrs qui auraient sacrifiés leur vie pour avoir refusé de manger du porc. En effet, on trouve plutôt, dans cette littérature, des juifs qui prétendent manger du porc pendant ces persécutions. Cette différence avec la tradition maccabéenne est expliquée entre autres par une certaine réticence des rabbins envers l'idéal du martyr, et leur valorisation de celui du tricheur (*trickster*). Notons que le *topos* du sacrifice du porc dans le Temple est remplacé dans les *Midrasim* et les *Talmudim* par celui de la profanation par un cochon pendant les sièges de Jérusalem par les Romains particulièrement lors de la destruction du Temple en 70.

Cette absence contraste non seulement avec l'insertion des livres des Maccabées dans la Bible chrétienne, mais aussi avec la transformation du martyr maccabéen en martyr chrétien. On souligne que la réintégration des persécutions à cause du porc dans le récit juif de la fête de Hanoucca apparaît seulement après le IX^e siècle, en réaction au renforcement de l'hostilité des chrétiens envers l'interdit juif du porc.

Cette analyse de la place de l'épisode porcin dans les persécutions à l'époque des Maccabées nuance la proposition de Douglas, selon laquelle le rôle du porc dans ces persécutions marqua la mémoire juive. En effet, il est proposé que l'analyse de Douglas était influencée par la mémoire juive moderne des Maccabées, elle-même marquée par les persécutions des juifs dans l'Europe chrétienne.

Deuxième partie : l'ethnologie

La façon dont Grecs et Romains avaient compris l'interdit juif du porc est aussi un problème ethnologique. Le chapitre 3 pose la question : comment les Grecs et les Romains expliquaient-ils l'interdit du porc ou la mise à mort du cochon dans leur propre culture? Le

chapitre 4 analyse la logique des blagues concernant l'interdit juif du porc. Le chapitre 5 est dédié à l'explication de l'interdit juif du porc par Tacite, lorsque le chapitre 6 s'intéresse aux explications diverses données par Plutarque.

Chapitre 3 : l'explication gréco-romaine de l'interdit du porc et le sacrifice du cochon dans les cultes gréco-romains.

L'interdit du porc n'était pas étranger aux Grecs et aux Romains, bien qu'il conservât une nature temporaire et circonstancielle, liée à certaines divinités et à leurs festivités. Les explications données aux interdits du porc dans les cultes de Zeus en Crète, Hermithea, Cybèle et Attis, Aphrodite et Adonis, ont en commun l'idée que le porc est un animal nuisible, qui causa un dégât à la divinité ou la tua.

Cette logique est comparée à celle des explications données par la scholie de Lucien (Dialogue des Courtisanes) au sujet du sacrifice de porcs dans le culte de Déméter/Cérès et de sa fille Perséphone/Korè pendant le Thesmophore. Selon la scholie, les porcs sont sacrifiés en mémoire de leur chute dans l'Hadès avec Perséphone pendant son enlèvement ou à cause de la fécondité du cochon. Ces explications plutôt positives du sacrifice des cochons sont comparées à leur tour à celles qu'en donne Ovide.

Dans la version ovidéenne du mythe, les cochons ne sont pas sacrifiés pour répéter positivement un événement mythique, mais plutôt pour le venger. Dans les *Fastes*, Ovide donne trois raisons au sacrifice du porc à Cérès : 1) Le cochon mangea la céréale des champs que Cérès avait donnée aux hommes (1.349-352). 2) Le cochon est un animal oisif contrairement au bœuf laboureur (4.413-414). 3) Le cochon fut la cause de ce que Cérès perdit les traces de Perséphone (4.465-466). Ces étologies sont fondées sur trois *topoi* gréco-romains : 1) Le porc nocif. 2) Le porc oisif et 3) Le porc et la mort. La mise à mort du cochon est conçue comme une façon de

rendre la justice, comparée à l'exécution d'un criminel. L'analyse de la critique du sacrifice du porc par certains philosophes d'inspiration pythagorienne démontre à quel point cette conception fut dominante.

On note que les justifications données à l'abstinence de porc ou au sacrifice du cochon sont parfois contradictoires : la même raison peut motiver des pratiques opposées (abstinence ou consommation). Cette dualité correspond tant à la pluralité du monde polythéiste qu'à l'ambiguïté du porc lui-même : animal nocif d'un côté et riche source de viande de l'autre. Dans un sens plus profond, cette ambiguïté correspond aussi à celle du tabou. Malgré la divergence des pratiques concernant le porc, la majorité de ces explications ont en commun l'idée que le porc est un animal nocif. Elles partagent également la logique historique qui déterminerait les relations mythiques entre l'animal et la divinité, et non une logique classificatoire comme dans la Bible.

Chapitre 4 : La dérision de l'interdit juif du porc.

Le chapitre s'attache aux différentes plaisanteries, la plupart issues des sources latines, concernant l'interdit juif du porc. Pour commencer, nous détaillons comment l'obligation faite à des femmes juives d'Alexandrie de manger du porc pendant le pogrom de 38 est tournée en dérision, de même que la question de l'empereur Caligula à la délégation des juifs d'Alexandrie : « Pourquoi vous abstenez-vous de la viande de porc ? » De plus, six blagues (entre le II^e et le VI^e siècle), toutes d'origine romaine, y sont analysées. La question est posée : que nous apprend la dérision de l'interdit du porc ? En quoi cet interdit était-il gênant pour les mangeurs de porc ?

Ces blagues ont pour logique commune le renversement de l'ordre normal : les juifs s'abstiennent de manger du porc non parce qu'ils le détestent, mais parce qu'ils adorent un dieu porcin (Pétrone). Les juifs ne font pas de distinction entre la viande porcine et humaine (Juvénal)

; la piété juive les rend scrupuleux envers l'interdit du porc, mais ne les empêchent pas d'avoir des relations incestueuses (Juvénal). Les juifs sont cléments envers les cochons, mais pas envers leurs propres enfants (Macrobe).

Dans une certaine mesure, l'interdit du porc est présenté dans ces blagues comme le miroir renversé de la normalité romaine. Si la justification principale de la mise à mort du cochon était sa criminalisation et son sacrifice une action qui rend justice, les juifs, de ce point de vue, en évitant de tuer le cochon, agissent contre la justice. Or les blagues associent l'interdit du porc avec le manque de justice, de respect des traditions, des parents, de la vie humaine, etc. En particulier les blagues de Pétrone, Juvénal et Macrobe ont toutes en commun l'accusation selon laquelle les juifs seraient misanthropes.

L'idée que l'interdit juif du porc était largement tourné en dérision dans le monde gréco-romain fait cependant l'objet d'une réserve. On remarque que les sources témoignent de moqueries plus nombreuses à l'égard de la circoncision ou du Sabbat qu'à l'égard de l'interdit du porc ; nous devons comprendre les blagues dans le contexte de la satire qui demande de se moquer de tous ; ces blagues font partie des très nombreuses blagues ethniques qui visent entre autres à se défendre contre l'influence des cultures étrangères, en particulier orientales. Si l'ampleur de l'attitude de dérision envers l'interdit porcine est difficile à établir, les Grecs et les Romains ne pratiquaient aucune assimilation des juifs avec le cochon comme ce sera le cas dans le monde chrétien.

Chapitre 5 : Tacite

En 105/106 Tacite écrivait dans ses *Histoires*, en préface à la description du siège de Jérusalem par Titus (70), un excursus ethnographique sur l'origine et les coutumes des juifs. La

dernière des cinq origines possibles des juifs, et la préférée de l'auteur, est donnée par la légende de l'expulsion des juifs lépreux d'Égypte. Dans ce récit, Tacite explique que les juifs s'abstiennent du porc en mémoire de la lèpre dont eux-mêmes jadis avaient été frappés en Égypte (*Histoires* 5.4.).

Tacite incorpore dans son récit deux traditions helléniques-égyptiennes, du III^e siècle avant notre ère au I^{er} siècle av. J.-C., qui caractérisaient de manière stéréotypée les juifs comme des adorateurs de Seth/Typhon, l'ennemi des dieux : le récit de l'expulsion des lépreux et l'accusation selon laquelle les juifs adoraient un âne, l'animal de Seth. On propose que l'explication de l'interdit du porc par Tacite est liée au fait que le cochon était l'un des animaux associés à Seth.

Inscrite dans le contexte égyptien, l'explication de Tacite est observée dans le contexte des explications gréco-romaines de l'interdit égyptien du porc par Hérodote, Plutarque et Élien. On note que quatre *topoi* se retrouvent dans ces explications : 1) L'impureté du porc ; 2) Le cochon comme un animal lépreux ; 3) Le lien entre Seth-typhon et le cochon ; 4) Le sacrifice exceptionnel du cochon. La tradition égyptienne, telle qu'elle est reflétée dans les sources gréco-romaines, explique l'interdit du porc par son association avec Seth l'ennemi d'Horus. S'abstenir du porc signifie dans ce cadre éviter toutes les choses négatives associées à Seth, particulièrement l'impureté et les maladies de peaux. Le sacrifice exceptionnel du porc signifiait répéter symboliquement la victoire d'Horus sur Seth, qui entre autres symbolise la victoire de Pharaon sur les ennemis étrangers.

Si la légende qui décrit l'expulsion d'Égypte des juifs lépreux s'inscrit dans le conflit mythologique entre Horus et Seth, les juifs, qui sont décrits comme des adorateurs de l'âne, devraient alors être également décrits comme des adorateurs du porc, l'autre animal tutélaire de

Seth. Un autre problème soulevé : pourquoi Tacite, un Romain, ne suit-il pas la plupart des auteurs gréco-romains qui associent l'interdit du porc juif à l'interdit égyptien ? On propose que l'explication de Tacite est d'origine égyptienne. Une explication qui demande d'introduire une différence profonde entre les interdits du porc égyptien et juif. Le conflit entre Horus et Seth sert de cadre aux explications données aux deux interdits, mais ces raisons sont opposées : l'Égyptien s'abstient du porc parce qu'il est impur et source de la lèpre ; les juifs furent chassés d'Égypte après avoir été infectés de la lèpre par des cochons. Les Égyptiens tuent le porc pour prendre revanche sur Seth ; les juifs ne le tuent pas.

On fait l'hypothèse que l'excurus ethnographique de Tacite, comme une contre-histoire au récit de l'Exode, explique différemment les coutumes opposées aux coutumes égyptiennes et les coutumes communes. Lorsque les premières sont expliquées par la volonté des juifs de renverser les coutumes égyptiennes (par exemple le sacrifice du taureau, animal sacré d'Apis), les secondes, comme l'interdit du porc, sont expliquées par un renversement non des coutumes, mais de leur raison d'être. Si les Égyptiens observent l'interdit du porc en raison de leur recherche de pureté, les juifs le respectent en raison de leur impureté.

Dans la longue durée, la raison médicale pour l'interdit juif du porc oscille entre le positif et le négatif : du côté positif, si le cochon cause la lèpre, n'est-il pas sain de s'abstenir du porc ? Du côté négatif, si le juif s'abstient du porc, n'est-ce pas parce qu'il est particulièrement exposé à la lèpre à cause de sa nature porcine ?

La possibilité d'une origine égyptienne de l'explication que donne Tacite de l'interdit juif du porc n'exclut pas qu'il reflète un point de vue romain, qui voit dans le refus de tuer le cochon un signe d'injustice et de misanthropie. L'étiologie de Tacite est polémique, écrite dans le contexte de la rébellion juive contre les Romains : elle cherche à démontrer la nature inférieure

de l'ennemi juif, qui explique et justifie son oppression par les Romains.

Chapitre 6 : Plutarque

Plutarque dédie un dialogue des *Propos de table* (4.5.) à la question : « si c'est par vénération pour le porc, ou par aversion, que les juifs s'abstiennent de cette viande ». Le dialogue oppose le sophiste Callistrate qui pense que le juif vénère le cochon et le frère de Plutarque, Lamprias, qui pense qu'ils ont une aversion pour cet animal.

Callistrate propose que les juifs adorent le cochon car il leur enseigna comment labourer la terre. Cette explication est appuyée par deux arguments : l'étymologie grecque qui propose que le mot *hynis* (charrue) viendrait de *hys* (cochon). À ce premier argument s'ajoute la tradition, déjà présente chez Hérodote, selon laquelle les Égyptiens n'utilisent pas la charrue, mais font plutôt passer des troupeaux de cochons sur leurs champs après leur inondation par le Nil : les cochons renversent la terre et recouvrent les semences. Callistrate note que l'adoration du porc par les juifs n'est pas moins ridicule que les motivations des sages égyptiens, mages et pythagoriens. Un argument qui semble servir à Plutarque à valoriser l'interdit juif du porc en le rendant semblable aux interdits alimentaires de groupes de philosophes.

Les quatre explications que Lamprias donne pour appuyer son avis sont analysées dans leur ordre : 1) La lèpre et les maladies de peaux ; 2) La saleté du cochon et la qualité inférieure de sa viande ; 3) Les yeux baissés ; 4) Le culte d'Adonis. On propose que tous ces *topoi* ont en commun l'impureté du cochon. Toutes ces explications servent l'argument suivant : l'interdit du porc est motivé par la recherche de la pureté.

Bien que Plutarque n'essaie pas de résoudre le problème, mais plutôt de juxtaposer des explications courantes et complémentaires dans une pensée analogique, il semble que son point

de vue s'assimile plutôt à celui qu'il met dans la bouche de Lamprias. Comme dans son explication dans *Isis et Osiris* au sujet de l'interdit égyptien du porc, Plutarque place dans la bouche de Lamprias des raisons morale, utilitaire, historique et naturelle pour expliquer l'interdit juif du porc. L'hésitation entre la révérence et l'aversion comme motif à l'interdit juif du porc peut être liée à l'ambivalence dans le monde gréco-romain vis-à-vis du cochon : étant l'animal sacrificiel par excellence, il est en même temps interdit dans certains cultes, mais sacrifié dans ces mêmes cultes dans certains endroits. Nous trouvons également cette ambiguïté en Syrie et en Égypte. On remarque que si cette ambiguïté du tabou est considérée par Frazer dans *Le Rameau d'or* comme un signe du stade primitif des religions, pour Claude Lévi-Strauss elle est positive ; elle n'était pas négative aux yeux des Grecs et des Romains.

La lecture de Plutarque semble être platonicienne et critique vis-à-vis d'une position stoïcienne, correspondant *mutatis mutandis* aux explications que Julien donnera plus tard à l'interdit du porc dans le culte de Cybèle et aux explications que Plutarque donne de l'interdit égyptien du porc dans *Isis et Osiris*. Si le dialogue commence avec la position du grand-père de Plutarque, qui peut être qualifiée de stoïcienne, selon laquelle les juifs « ne mangeaient pas la viande qui est précisément la plus recommandée », il se termine avec une position plutôt platonicienne. En traitant les raisons de l'interdit juif du porc, Plutarque semble demander de défendre moins la pratique juive que son inclination envers une réduction de la consommation de viande, considérée comme nuisible pour la pensée et la recherche de la ressemblance aux dieux.

Conclusion de la deuxième partie

L'idée commune, dans la recherche, selon laquelle les Grecs et les Romains avaient une attitude négative vis-à-vis de l'interdit juif du porc, qu'ils ne comprenaient pas, doit être rejetée.

L'interdit du porc n'était pas étranger au monde gréco-romain ; loin d'être une particularité juive, il était associé aux interdits du porc syrien, phénicien et surtout égyptien. L'explication donnée par Plutarque démontre dans quelle mesure l'interdit du porc pouvait être expliqué en termes gréco-romains, par analogie avec certains cultes (comme ceux d'Aphrodite et d'Adonis) ou avec des pratiques de philosophes (comme les pythagoriens). Nous pouvons observer différents discours compris entre les pôles négatif de Tacite et positif de Plutarque. Entre ceux qui présentent l'interdit du porc comme signe de misanthropie et ceux qui le comprennent d'une manière analogique, en essayant de l'inscrire dans le logique religieuse gréco-romaine.

L'attitude négative de certains auteurs romains vis-à-vis de l'interdit du porc doit être comprise comme le résultat de leur hostilité aux juifs dans le contexte des révoltes juives du I^{er} et II^e siècle ap. J.-C. Leurs textes cherchent à ridiculiser l'interdit juif du porc, dans un but satyrique et polémique envers un ennemi. Mais les sources gréco-romaines n'en viennent pas, contrairement aux sources chrétiennes, à l'association des juifs au cochon.

Cependant les sources gréco-romaines, contrairement aux sources chrétiennes, n'associent pas les juifs au cochon. En effet, l'interdit juif du porc occupe dans le monde gréco-romain une position aussi marginale que celle des juifs eux-mêmes. Finalement, les juifs n'étaient qu'une des nombreuses nations qui composaient la mosaïque de l'empire romain et leur interdit du porc un des nombreux interdits alimentaires de ce monde. On note que la logique dominante dans les explications données à l'interdit du porc est la nature nocive du cochon. Cette logique, qui se trouve dans les explications gréco-romaines de l'interdit du porc dans leurs cultes ou dans leurs explications de l'interdit du porc égyptien, est la même qu'on trouve chez Tacite et Plutarque dans leurs explications de l'interdit du porc juif.

Troisième partie : les philosophes et le porc

La plupart des auteurs gréco-romains postérieurs au premier siècle ap. J.-C., et qui mentionnent l'interdit juif du porc, sont des philosophes (huit sur treize) : Epictète était un stoïcien, Sextus Empiricus était sceptique, quand Plutarque, Celse, Porphyre, Julian, Macrobe et Damascius étaient des moyens ou néo-platoniciens. Pourquoi les philosophes s'intéressaient-ils à l'interdit juif du porc ? quels problèmes philosophique étaient articulés autour de l'interdit du porc ?

Observant l'interdit du porc dans son contexte philosophique nous devons demander en premier lieu quel était le sens de cochon ou plus exactement sa valeur symbolique (« cochonnerie ») dans la culture Gréco-romaine en général (ch. 7), puis comment les écoles philosophiques hellénistiques principales pensaient le porc et sa consommation (chapitre 8) ? Cette discussion générale nous permet d'analyser les explications de l'interdit du porc donnée par les auteurs juifs-hellénistiques (pour la plupart du premier siècle après J.-C.). Ces explications ont une dimension philosophique importante (chapitre 9 et, pour les débats philosophiques postérieurs au premier siècle, chapitre 10). Dès lors, la discussion suit le fil de temps depuis l'époque classique jusqu'à la fin de l'antiquité.

Chapitre 7 : Cochonnerie

Pour comprendre le champ symbolique de cochon dans le champ discursif classique

plusieurs *topoi* qui n'étaient pas discutés jusque là sont analysés, notamment ceux qui associent le cochon avec les fonctions de base du corps, comme la glotonnerie, la fécondité et le désir sexuel. Egalement sont analysés les *topoi* qui insistent sur la proximité du cochon avec la terre et la matérialité : le lien entre le cochon avec la saleté et l'impureté, ainsi que son manque d'intelligence, sont approfondis.

Il est conclu que les qualités associées au cochon sont : nocivité, destructivité, criminalité, tyrannie, injustice, mort, oisiveté, lèpre, "n'être que de viande", saleté, matérialité, impureté, fécondité, débauche, glotonnerie, courage, férocité, stupidité; le cochon est un omnivore, cannibale, et mangeur d'excréments. Le champ lexical du cochon se réfère donc particulièrement aux fonctions physiques basiques, comme la consommation de nourriture et le sexe. On remarque un discours différent sur le mâle et la femelle, le cochon sauvage et le cochon domestique. Le sanglier est plutôt associé à la force, la sauvagerie et la destructivité, alors que la truie est associée plutôt à la fécondité, au désir sexuel et à la saleté. Cette symbolique porcine ne concerne pas tant l'animal que l'humain. Elle est utilisée principalement pour distinguer l'humain de l'animal et l'humain de sa part animale.

La vitalité du symbolisme porcine est caractérisée par sa capacité à incorporer des contradictions, sinon des paradoxes. Le sanglier est un animal sauvage et brave, mais, dans le même temps, le cochon est considéré un animal lâche et stupide. De plus, le cochon est considéré comme mangeur d'excréments, pourtant la viande de ce même animal donne soixante-dix goûts ; c'est un animal fécond, mais qui se stérilise lui-même ; une créature impure qui est pourtant utilisée pour purifier.

La question est posée : comment la contradiction entre l'image plutôt négative des habitudes alimentaires de l'animal et l'usage courant de sa viande peut-elle être réconciliée ?

Comment le fossé entre la mauvaise réputation de l'animal et la bonne réputation de sa viande peut-elle être comprise ? Il est noté que pour les plupart des Grecs et des Romains, la consommation du porc n'était pas comprise comme une assimilation de la qualité de l'animal. Partant de l'idée que le système digestif du cochon est parallèle au chaudron de sacrifice, la viande de porc était dissociée de ses qualités purement nutritives. Cette explication biologique ne résout pourtant pas l'ambiguïté inhérente au porc. Dans ce contexte, l'interdit du porc pourrait être compris comme cohérent avec l'image plutôt négative qu'avaient Grecs et des Romains du cochon.

Chapitre 8 : Les philosophes et le porc

Le chapitre présente la manière dont les philosophes des écoles philosophiques principales, les Pythagoriens, les platoniciens, les stoïciens, les épicuriens, les cyniques et les sceptiques pensaient la question du cochon et de la consommation du porc.

Il est observé que pour les philosophes, comme pour la plupart des contemporains, le cochon a servi de modèle négatif de l'homme. Dans le discours d'exhortation, le cochon est la métaphore de la dégradation de l'homme, de l'esclavage aux désirs. Pour les platoniciens, le cochon symbolise les désirs du ventre (*epithumia*), l'ignorance et la stupidité. Dans la polémique entre les écoles philosophiques, le cochon comme antithèse du philosophe est associé aux épicuriens du fait de leur hédonisme et aux sophistes pour leur manque d'intérêt pour la vérité. Cependant, certains pyrrhoniens, cyniques et épicuriens transforment le cochon en modèle positif pour les pyrrhoniens, le cochon est un symbole de l'indifférence (*ataraxia*); pour certains épicuriens, par un renversement de leur accusation d'hédonisme porcin, le cochon fut transformé en symbole de l'indifférence du sage. Le cochon pourrait être un exemple positif pour les

cyniques, grâce à sa proximité avec le chien, leur animal totémique. Les sceptiques faisaient du cochon un de leurs exemples de la relativité de la nature.

Il est noté que l'ascétisme de la plupart des philosophes (excepté la majeure partie des stoïciens) les inclinent à une abstinence de viande en général, et particulièrement de porc. La viande en général et le porc en particulier sont conçus comme une nourriture lourde, qui alourdit la pensée. Or le porc est la viande par excellence de ceux qui font un travail physique, comme les soldats et les athlètes, mais une viande inadéquate pour ceux qui accomplissent un travail intellectuel. Dans certains discours structurés par l'opposition entre les philosophes, qui privilégient le divin et les pratiques spirituelles, et les athlètes, qui privilégient le terrestre et les pratiques physiques, la stupidité des athlètes est expliquée par leur consommation du porc.

Le débat autour du porc se déroule essentiellement entre les stoïciens et les platoniciens. Pour les stoïciens, le cochon est devenu un animal emblématique de leur anthropocentrisme, un animal dont l'âme existe comme du sel pour préserver la viande ; pour les platoniciens, en revanche, le cochon est l'animal emblématique de l'impur. Quand, pour les premiers, en tuant le cochon et en consommant du porc l'homme suit la loi du nature, pour les seconds, en mangeant du porc l'homme devient proche de l'animal. Pour les stoïciens, en tuant le cochon, l'homme marque sa frontière avec l'animal et, dans un sens, sa fraternité avec les autres hommes. Ainsi, l'interdit du porc, de ce point de vue, détruit la frontière entre l'homme et l'animal, et donc la frontière de la communauté humaine. Ainsi, il semble que la critique de l'interdit du porc ait été essentiellement inspirée par le stoïcisme.

Chapitre 9 : Le Judaïsme hellénistique

Comment les écrivains juif-hellénistiques (deuxième siècle av. J.-C. - premier siècle ap.

J.-C.) réagissaient-ils aux critiques, essentiellement d'orientation stoïcienne, de l'interdit du porc ? Si les juifs étaient perçus souvent comme une nation de philosophes, il était bien naturel d'associer leur interdit du porc avec l'interdit alimentaire des philosophes. Penser l'interdit juif du porc philosophiquement pourrait être apologétique, mais aussi un cadre « naturel » pour les auteurs juifs, comme pseudo Aristée, Philon d'Alexandrie, Flavius Josèphe ou l'auteur anonyme du *quatrième livre des macchabés*, qui étaient pétris de culture hellénistique.

Le débat autour de l'interdit du porc était lié à l'Égypte et à Alexandrie en particulier : dans cette cité, que la *Lettre d'Aristée* fut écrit, que des femmes juives furent forcées de manger du porc dans l'amphithéâtre pendant l'émeute de 38 ap. J.-C.; Philon d'Alexandrie répondit à la question de l'empereur Caligula "pourquoi les juifs s'abstiennent-ils du porc?". Flavius Josèphe réfuta le criticisme d'Apion, le chef du camp anti-juif d'Alexandrie du temps de Philon d'Alexandrie. Les auteurs juifs, d'une part, demandaient de marquer la différence entre l'interdit juif du porc et le culte des animaux égyptiens, condamné par les grecques et les romains. D'autre part, ils comparent l'interdit juif à l'interdit du porc des prêtres égyptiens, reconnus comme sages ou philosophes, par les Grecs et les Romains.

Les auteurs juifs hellénistiques, en présentant l'interdit du porc philosophiquement, le transfèrent en un lieu qui permet deux distinctions : une distinction anthropologique, entre raison et désirs, et une distinction sociale, entre le juste et le corrompu. Ces distinctions sont parallèles à la séparation des philosophes de la foule. Ainsi, pseudo-Aristée, Philon d'Alexandrie et Flavius Josèphe présentent les interdits alimentaires comme une barrière entre les juifs et les gens immoraux, en particulier les égyptiens. Mais cette séparation n'est pas présentée comme ethnique ou religieuse mais morale. Ne pas manger de porc devient une manière de se séparer de la bestialité associée au cochon et aux gens qui se comportent comme des cochons. Ainsi, ils

soulignent que l'interdit du porc n'est pas motivé par un souci pour l'animal mais pour les humains. Si, pour les stoïciens, s'abstenir de tuer le cochon est considéré comme contre-nature, pour les auteurs juifs-hellénistiques, non sans lien avec la conception platonicienne, l'interdit du porc fait partie de la recherche de la pureté, de la proximité avec le divin. Si, pour les stoïciens, l'interdit du porc brouille la frontière entre l'homme et l'animal, et est donc perçu comme un acte de misanthropie, pour les auteurs juifs-hellénistiques au contraire, l'interdit du porc fait partie de la recherche de la vie pure, qui relève de la philanthropie.

Un des arguments principaux qui réfute la critique de l'interdit du porc comme signe de séparatisme est celui de la diversité universelle des cultes. L'interdit du porc est présenté comme une pratique qui est fondée sur une tradition ancestrale, parallèle aux autres interdits alimentaires des autres peuples. Mais le caractère universel de l'interdit du porc est aussi appréhendé d'une manière plus profonde, il est considéré comme une pratique philosophique qui apprend la maîtrise de soi. Cette position s'inscrit dans le lignage Pythagoriciens-platoniciens. Ainsi, le conflit autour de l'interdit du porc est transféré de la sphère publique à la sphère privée ; du social à l'individuel. La distinction sociale (entre eux et nous) n'est pas rejetée, mais devient secondaire par rapport à la distinction anthropologique (entre la raison et les désirs). Dans ce sens, l'interdit du porc, compris philosophiquement, dans les termes de la philosophie hellénistique, devient universel. Le porc devient un lieu de distinction philosophique, et donc universel. La lecture allégorique, proche de la tradition pythagoricienne, facilite cet universalisme en gardant le sens littéral de l'interdit.

La recherche du sens universel de l'interdit du porc contraste avec le christianisme, qui annule le caractère obligatoire des interdits alimentaires, et puis les condamne. Lorsque, dans la construction des auteurs juifs-hellénistiques, l'interdit du porc devient un lieu particulier de

l'universalisme, le christianisme transfère la consommation du porc, le lieu du passage du judaïsme au christianisme, du particularisme à l'universalisme.

Chapitre 10: Les philosophes post hellénistiques.

Les huit philosophes gréco-romains qui ont écrit sur l'interdit juif du porc après le premier siècle ap. J.-C. appartiennent à seulement trois écoles philosophiques : le stoïcisme (Épictète), le scepticisme (Sextus Empiricus) et le platonisme (Plutarque, Celse, Porphyre, Julien, Macrobe et Damascius).

Le stoïcien Épictète note que le débat entre juifs, syriens, égyptiens et romains concernant la nourriture est la cause de leurs ignorances (*Les Entretiens* 1.11.12), car il fait usage d'un critère universel (bien et mal) appliqué aux cas particuliers. Ainsi, Épictète souligne que le débat entre les quatre ne concerne pas directement la nature de la sainteté, mais bien la question de savoir si consommer du porc est saint ou pas (*Les Entretiens* 1.22.4). Pour Épictète, l'idée de pureté ou d'impureté des animaux est contraire à la loi naturelle, selon laquelle les animaux existent pour le bien de l'homme. Si les hommes divergent dans leurs opinions concernant le cochon, cela ne démontre pas la relativité de la nature de l'animal, mais l'erreur de jugement humain. Ici, Épictète semble polémiquer avec les sceptiques, tel Sextus Empiricus qui considère l'interdit du porc juif comme un exemple de la diversité des opinions humaines qui prouve que rien n'est bien ou mal naturellement (*Esquisses pyrrhoniennes* 3.24.223-226.).

Les platoniciens défendent l'interdit juif du porc, soit parce qu'ils voient en lui une pratique propre à leur régime, soit comme relative à leurs débats avec les stoïciens et les chrétiens. Plutarque, comprend les interdits du porc des juifs et des égyptiens grâce à une lecture platonicienne. Celse, dans son *Discours véritable*, dirigé contre les chrétiens, nota que les

chrétiens, en sortant de la tradition juive, doivent respecter l'interdit du porc, mais qu'il n'y a rien d'unique dans cet interdit qui ne soit respecté par d'autres peuples (apud Origène, *Contre Celse* 5.41). Porphyre, dans *De l'abstinence*, expose la position stoïcienne concernant le cochon (1.14), pour la critiquer ensuite (3.20). Pour Porphyre, l'interdit juif du porc est avant tous un exemple d'une abstinence traditionnelle de viande. Ainsi, il remarque que, si les syriens, phéniciens et égyptiens préfèrent mourir et ne pas transgresser leurs interdits alimentaires, les juifs préfèrent mourir et ne pas manger de porc (2.61.7-8.). Il mentionne dans ce contexte les persécutions perpétrées par d'Antiochus IV (la révolte maccabéenne) et les romains (4.11.1). Si Porphyre critique l'anthropocentrisme stoïcien, sa position critique indirectement l'anthropocentrisme chrétien. L'empereur Julien, et après lui Damascius, comme Porphyre, louaient chez les juifs le fait de préférer mourir plutôt que de transgresser l'interdit du porc (*Lettre 89: To Theodorus* 453 C; Damascius, *L'histoire philosophique* 89 A-B).

En défendant l'interdit juif du porc, les moyen et néo platoniciens visent le christianisme, qui menaça la différenciation hiérarchique entre ethnies, traditions et cultes de l'ordre du monde romain. Si les chrétiens sont issus des juifs, ils doivent respecter l'interdit ancestral du porc. Les platoniciens, dans le même temps, critiquaient le caractère unique de l'interdit juif du porc et, à travers lui, les prétentions des monothéismes juif et chrétien à être l'unique religion vraie. La position platonicienne favorable à l'interdit juif du porc provient de sa tradition influencée par l'ascétisme; ses réticences concernent la consommation de viande. À cette tendance générale, qui privilégie l'abstinence alimentaire, nous pouvons ajouter le respect de l'interdit du porc par certains philosophes néo platoniciens, en raison de l'importance qu'ils accordent au culte de Cybèle.

Partie III: Conclusion

Comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, les Grecs et les Romains s'interrogent sur la raison de l'interdit juif du porc, en se demandant si la cause en est haine ou une adoration du cochon. Cela reflète la façon dont les Grecs et les Romains expliquent la consommation et l'interdit du porc dans leurs propres cultes. Dans la troisième partie, il est démontré comment cette question de l'interdit de la consommation du porc a été philosophiquement problématisée de la façon suivante : l'interdit du porc est-il motivé par une piété envers les animaux ? cet interdit exclut-il ou inclut-il l'animal de la communauté morale ? quelles conséquences la consommation ou la prohibition du porc ont-elles sur les relations entre l'homme et l'animal et entre la partie humaine et la partie animale de l'homme ? Ces interrogations sont liées à des problèmes tels que la différence culturelle, l'opposition entre particularisme et l'universalisme, ou encore entre misanthropie et philanthropie. Ce débat est dominé par la confrontation entre stoïciens et platoniciens, et par la suite entre chrétiens et moyen et néo platoniciens.

Conclusion

Le sens de l'interdit du porc n'est pas donné, mais bien inventé et réinventé dans le processus interculturel. L'histoire de l'interdit du porc n'est pas linéaire ou événementielle, mais anthropologique, inscrite dans des constructions culturelles profondes, qui sont en elles-mêmes les fruits de relations dialogiques (négation, affirmation, distinction, imitation, etc.) avec des constructions relatives à d'autres cultures.

Si l'interdit du porc est devenu un problème avec l'Hellénisation de l'Orient, on peut distinguer trois étapes de ce processus dans la longue durée : 1). L'époque hellénistique (deuxième et premier siècles av. J.-C.), dans lequel l'interdit du porc est devenu un problème. 2).

L'époque romaine (premier et second siècles ap. J.-C.), quand l'intérêt ethnologique d'une part, et le discours négatif stoïcien contre l'interdit du porc de l'autre ont atteint leur acmé 3). La fin de l'Antiquité (du troisième au sixième siècles ap. J.-C.), quand le centre de gravité se déplace de façon radicale avec la montée du christianisme, le déclin des polythéismes et l'émergence du judaïsme rabbinique. Si le conflit entre les Macchabées et les Grecs n'est pas la raison pour laquelle l'interdit du porc a pris tant d'importance, comme l'a avancé Mary Douglas, il est le premier incident connu lors duquel la tension entre particularisme et universalisme s'articule autour de l'interdit du porc. Il semble que, au moins depuis le deuxième siècle avant notre ère, l'interdit du porc ait été compris par certains non-juifs comme un signe de misanthropie. Le thème de la misanthropie est au cœur des critiques de l'interdit du porc chez les auteurs romains. Les auteurs juifs hellénistiques, comme Philon d'Alexandrie et Flavius Josèphe, réfutent cette critique en soulignant la diversité universelle des cultes et en faisant de l'interdit du porc la modalité d'une ascèse philosophique. Dans la deuxième moitié du premier siècle, le christianisme adopta une autre solution au problème : l'abolition de la nature obligatoire de l'interdit du porc, qu'il rejeta plus tard complètement (déjà au deuxième siècle), pour finalement obliger les chrétiens à consommer du porc (quatrième ou cinquième siècle). La discussion de Plutarque dans *Conversation de table* démontre dans quelle mesure la réaction des auteurs juif-hellénistiques était inscrite dans une ethnologie contemporaine qui, contrairement à l'ethnologie de Tacite, comprenait l'interdit juif du porc analogiquement, dans le cadre de la diversité des cultes et des interdits alimentaires philosophiques.

Nous observons dans les sources un passage de l'attitude négative, d'inspiration stoïcienne, vis-à-vis de l'interdit juif du porc, à une attitude platonicienne plus positive, au deuxième siècle de notre ère. Ce changement fut la cause du déclin du stoïcisme comme école

philosophique et de la montée du moyen et néo platonisme, mais est également explicable par l'appropriation partielle de la position stoïcienne par les Pères de l'Église. La montée du christianisme transforma graduellement le problème du porc en un problème théologique de la religion dominante.

Un des facteurs anthropologiques majeurs qui a rendu l'interdit du porc problématique dans le monde gréco-romain était la nature différente des interdits alimentaires en Grèce, à Rome et dans le judaïsme. Alors que les interdits alimentaires étaient relativement communs dans le Proche-Orient, ils étaient peu nombreux en Grèce et Rome, étant principalement temporaires et liés plutôt aux individus qu'au groupe. Au contraire, le régime de pureté juif était catégoriel et non circonstanciel. Si un juif pouvait adopter un régime en suivant les recommandations d'Hippocrate ou de Galien et s'il devait respecter les lois de la *casherout*, son approche de la nourriture était avant tout catégorique : la question de la pureté des aliments primait sur la question de la santé. Si le régime en Grèce et à Rome était plutôt conçu comme individuel et circonstanciel ou contextuel, le régime juif était plutôt collectif et catégorique. Manger du porc pour la plupart des Grecs et des Romains était une question de contexte, c'est-à-dire dépendant du sexe, de l'âge, de la santé, de l'activité physique, des conditions climatiques, de l'activité rituelle, etc. En somme, le porc avait une valeur variable. Pour les juifs, le porc était interdit partout et toujours.

Alors que dans l'Ancien Testament, le cochon est pensé comme une anomalie du système classificatoire, les Grecs et les Romains l'ont pensé comme une anomalie de relations. C'est pourquoi les Grecs et les Romains étaient enclins à expliquer la consommation ou la prohibition du porc en termes de relations et non de catégorisation. Chez les Grecs et les Romains, l'interdit de la consommation du porc et la mise à mort du cochon sont expliqués de la même façon, par

les torts causés par l'animal aux dieux et par la nature foncièrement mauvaise du cochon.

Le statut problématique et ambigu du cochon dans la culture gréco-romaine a également rendu l'interdit du porc si difficile à comprendre pour certains Grecs et Romains: le fossé, que je propose d'appeler le paradoxe du cochon-porc [*pig-pork paradox*] entre l'image négative de l'animal et l'image plutôt positive de sa viande. En d'autres mots, l'interdit du porc était précisément problématique pour les Grecs et les Romains parce que, s'ils étaient des mangeurs de porc, ils n'étaient pas des adorateurs du cochon ; parce que leur consommation du porc était en contradiction avec ce qu'il pensait de l'animal. De bien des façons, les Grecs et les Romains, tout comme les juifs, avaient une aversion pour le cochon, mais lorsque les juifs peuvent être considérés comme plus cohérents quand ils rejettent le porc, les Grecs et les Romains choisissaient de le manger, et en conséquence avaient des relations avec l'animal abominable. Le paradoxe du porc-porc semble avoir été renforcé par la chute symbolique du cochon, depuis l'époque hellénistique. Ce développement s'inscrit dans un processus plus large, celui de la chute du corps, auquel, par ses activités basiques et désirs, le cochon était négativement associé. Ce processus renforça la tension autour de la consommation du porc et, de là, autour de l'interdit du porc.

Le paradoxe du porc-porc était résolu par les Grecs et les Romains de manières différentes : 1) Biologiquement : le processus digestif du cochon est similaire à la cuisson à haute température dans le four ou le chaudron, lors duquel un matériau est transformé. 2) Rituellement : le sacrifice du cochon transforme l'animal en viande. 3) Dans le mythe : le cochon (avec le bouc) a été le premier animal sacrifié à Cérès parce qu'il dévora son blé. La mise à mort symbolise le passage du primitivisme à l'agriculture et à la civilisation. 4). Moralement : le cochon est nocif, un animal injuste, dont la mise à mort est considérée comme légitime défense,

comme un acte de justice.

Ces solutions ont en commun l'idée de *transformation*, matérielle ou symbolique. En tuant le cochon, on transforme le cochon en porc, répétant la transformation du primitivisme en civilisation, de l'injustice en justice. La mise à mort de l'animal négatif était dans un sens une manière de tuer ceux qu'il symbolise. Le Judaïsme a tendance à résoudre le problème en évitant tout contact avec le cochon, et ainsi à garder une distance critique avec toutes les qualités qui lui sont associées. On trouve une approche similaire, *mutatis mutandis*, chez les philosophes, principalement Platoniciens et Pythagoriciens.

Du point de vue gréco-romain, influencé par le stoïcisme, le refus de manger le cochon (de le tuer) était compris comme un refus de rendre justice, comme une inversion de la moralité. En d'autres termes, les juifs renversent les relations entre homme et cochon, et par là menacent un des fondements de l'ordre cosmique et moral. Face au problème posé par la compréhension de l'interdit juif du porc, les réponses des Grecs et des Romains oscillaient entre dérision, hostilité et négation ; parmi les hypothèses explicatives, nous trouvons par exemple l'idée que, si le cochon existait dans le pays natal des juifs, ceux-ci reconnaîtraient la nature nocive de l'animal et l'éradiquerait. Nous trouvons également trace d'une explication platonicienne selon laquelle l'interdit juif du porc était analogue aux interdits gréco-romains du porc, cet interdit devenant ainsi moins menaçant, voire positif.

Universalisme et particularisme

L'interdit du porc est devenu un problème à partir du moment où il a créé une *différence* entre les mangeurs de porc et les juifs. Dans ce contexte interculturel, l'interdit du porc soulève le problème de la différence *per se*. Dans chaque rencontre interculturelle, il y a une menace

potentielle pour l'une ou l'autre des cultures, dont la naturalisation peut s'en trouver déstabilisée.

Mais une différence culturelle peut être résolue de diverses manières : elle peut être rejetée, acceptée, soulignée, ignorée, sublimée, relativisée, etc. Dans ce sens, le fait que le porc ait été une viande commune en Grèce et à Rome en tant que tel ne suffit pas à expliquer pourquoi l'interdit du porc était problématique pour des Grecs et des Romains. De fait, l'interdit du porc représente une barrière non pour tous les Grecs et les Romains, mais pour certains d'entre eux, de la même manière que l'interdit du porc ne représentait pas pour tous les juifs une frontière avec le non-juif.

La montée de l'interdit du porc comme problème semble être liée à la montée de l'universalisme ou de l'idée de l'unité du genre humain, prônant l'idéal de philanthropie, philanthropie étant associé à hospitalité, commensalité, partage de table et banquet. On propose que la montée graduelle de l'idée d'universalisme a été accompagnée par l'idéal d'une commensalité universelle. Ainsi, l'universalisme – philosophique, impérial, et finalement chrétien - a rendu la différence alimentaire *per se* problématique, du moins à un certain degré. L'idéal stoïcien de l'unité du genre humain dans la cité universelle, de cosmopolitisme, était aussi exprimé par l'idéal d'une commensalité universelle, où tout le monde mange la même nourriture, où les différences alimentaires perdent toute importance. Les interdits alimentaires deviennent problématiques dans la mesure où ils créent une différence, non pas tant une différence réelle, mais une différence valorisée par l'interdit, c'est-à-dire un particularisme.

Les stoïciens rejetaient l'interdit du porc parce qu'il contredit l'universalisme de la loi naturelle selon laquelle tous les animaux existent pour l'usage de l'homme. Des Romains chauvins, comme l'empereur Caligula ou Tacite, rejetaient l'interdit du porc parce qu'il représentait à leurs yeux le particularisme juif, perçu comme contredisant l'ordre universel de

l'Empire romain. Les auteurs juif-helléniques, tel que Philon d'Alexandrie ou Flavius Josèphe, on fait de l'interdit du porc le lieu particulier de l'ascèse universelle. Les moyen et néo platoniciens s'inscrivaient dans la même ligne, à leurs yeux, l'interdit du porc juif était analogue aux autres interdits alimentaires, une manifestation particulière des divers chemins universels de purification de l'âme. Cette ligne était renforcée par le Christianisme qui, de son point de vue universel, faisait de la consommation du porc le lieu de son *poros*, ou passage du Judaïsme au Christianisme, du particularisme à l'universalisme.

Si l'interdit du porc est devenu pour les chrétiens un symbole fort du particularisme, leurs adversaires platoniciens le transforment en un symbole positif du particularisme. Les rabbins du talmud, quant à eux, comme les auteurs du premier et du second livre des Maccabées, ont fait de l'interdit du porc un lieu de résistance à l'universalisme hellénistique, impérial et chrétien.